

## Fiction

---

Number 90, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19198ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(2003). Review of [Fiction]. *Nuit blanche*, (90), 14–27.

**Christiane Frenette**  
**CELLE QUI MARCHE**  
**SUR DU VERRE**  
 Boréal, Montréal, 2002,  
 145 p. ; 17,95 \$

Avec une pointe d'ironie à peine feinte, la narratrice de l'épilogue de ce recueil de nouvelles, elle-même écrivaine (l'ironie se décline ici sur le mode de l'autodérision), rappelle les propos tenus par un écrivain qui, sur les ondes d'une radio dite culturelle, « prétendait que le meilleur moyen de se reposer pour un romancier était d'écrire des nouvelles. Elles ne vous engagent pas, disait-il d'une voix affectée, ne vous habitent pas pendant des mois et des années comme le font les romans ». Le présent recueil de Christiane Frenette, *Celle qui marche sur du verre*, est un très joli pavé lancé dans la mare de cette belle et calme certitude.

Le dernier reproche qu'on pourrait en effet faire à ce recueil serait de prétendre qu'il n'est pas habité. Certes, les personnages qu'on y retrouve n'ont pas la stature des héros qui épuisent les écrivains qu'ils asservissent. Non, ils ressemblent davantage à ces gens que l'on croise tous les jours – et avec lesquels on pourrait sans doute être confondu –, dont on ne soupçonne pas qu'ils puissent abriter les grandes et petites passions qui nous sont ici dévoilées. Qu'il s'agisse du personnage de l'écrivaine qui se réfugie en bordure du fleuve pour écrire, auquel le titre du recueil fait écho, de ces couples qui vivent à leur insu dans des maisons de verre et qui croient pouvoir se dérober au regard de l'autre, de ces hom-

mes et de ces femmes qui regardent, impuissants, leurs rêves s'effilocheur jour après jour, de cet étudiant qui pèle avec minutie une orange au milieu de ses camarades, retardant le moment d'expliquer en sept cents mots sa notion du bonheur, les personnages qui traversent ce recueil ont en commun ce tumulte intérieur qu'ils croient invisible aux yeux des autres.

Comme autant de tessons de bouteille patiemment polis par la mer que la narratrice du dernier texte, « Quelque chose de Tennessee », s'amuse à collectionner, les posant tour à tour sur sa table de travail, les regroupant par couleur, vert seven-up, brun bière, bleu noxema, blanc universel, chacune des nouvelles s'offre au lecteur avec simplicité. Aussi, doit-on y entrer avec le même sentiment d'abandon qui anime la narratrice des premier et dernier textes de ce très beau recueil, et « se fondre dans les textures, les odeurs, la lumière d'août ».

Jean-Paul Beaumier

**Johanne Villeneuve**  
**MÉMOIRES DU CHIEN**  
 Hurtubise HMH, Montréal,  
 2002, 142 p. ; 19,95 \$

Johanne Villeneuve, avec son premier roman, donne une langue... au chien.

Un artiste constate que son art ne l'amène pas où il l'aurait voulu, ou plutôt qu'il n'a pas mené son art où il le voulait ; son chien, comme un gardien de l'ordre cosmique, relate ses derniers moments, par la réminiscence de rencontres importantes, de subtils changements dans la



cependant cette impression déstabilisante, qui fait d'ailleurs la force tranquille et envoûtante de ce livre, quand le chien raconte la vie du maître ; la narration devient alors un peu « trop humaine ». Le style reste toutefois posé, juste, élégant, presque hiératique avec ses répétitions, pour peu qu'on s'habitue aux néologismes qui le parsèment çà et là. Un très bon roman, qui utilise avec talent cette technique qu'est la narration par le double du personnage principal.

Alexandra Liva

**Wajdi Mouawad**  
**VISAGE RETROUVÉ**  
 Leméac, Montréal/Actes  
 Sud, Arles, 2002,  
 210 p. ; 25,95 \$

Le premier roman de Wajdi Mouawad a de quoi susciter la curiosité. On dit que son écriture est antérieure à celle des textes dramatiques qui ont fait connaître l'auteur maintenant directeur du Théâtre de Quat'sous. Quatorze ans en chantier, un travail où s'inscrit d'un chapitre à l'autre le passage du temps, des allusions naïves et romantiques propres à la fin d'une adolescence et la densité des images nourries par l'expérience de l'exil.

Wahab a sept ans lorsqu'il assiste au premier acte d'une guerre qui déchirera le Liban pendant quinze ans. Un autobus bondé flambe sous ses yeux, il sent l'odeur de la chair humaine roussie. Le temps s'arrête : une page blanche. Le voilà à Paris, sept ans plus tard. Le jour de son anniversaire, au retour de l'école, il ne reconnaît plus le visage des siens qu'il prend d'abord pour des étrangers. Au réveil, l'inquiétante étrangeté est encore là. Comme le visage de sa mère, « la femme à la longue chevelure blonde »,

vie de son maître, changements que seuls les chiens peuvent saisir. Il connaît même le passé lointain du maître comme celui de chaque humain et de l'humanité. Comme tous ses semblables, il vit dans l'intimité les tragédies et vicissitudes humaines, les guerres et les morts, tout en gardant sa placidité. Il a bien quelques certitudes mais point de langage pour les transmettre aux humains. Le chien est voué à un compagnonnage silencieux.

La sagesse du chien dépeinte dans ce roman est bien humaine, mais l'illusion est totale et vivifiante. « L'optique du chien » nous fait entrer dans une autre peau, un autre système de références : les ondes, les frémissements de l'air qui charrie tant d'effluves, les sons, les rêves, la connaissance des objets et des arbres. On perd

l'existence a perdu de ses rondeurs et « tout le monde fait semblant que c'est normal ». Commence alors une fuite hors de cette vie qui meurt. D'abord par une fugue qui ne durera que quelques jours, mais au cours de laquelle le héros trouvera le silence nécessaire à une véritable résistance face au mensonge. Le récit de cet épisode possède, par moments, les qualités de l'aube : clarté, fraîcheur, volonté d'embrasser tous les possibles. De très beaux passages où l'individu fait corps avec la nature – il est perdu en pleine campagne –, tracés par petites touches.

Au départ absurde, l'événement serait propre à tenir l'émotion du lecteur à distance. Il en est tout autrement. La dernière partie du récit, surtout, intitulée « Colère », parvient à donner toute son ampleur au drame. On n'en attendait pas moins de la plume de Wajdi Mouawad. Les mots sont vifs, tranchants, les phrases comme des coups de massue. L'incantation du sens ouvre cette fissure béante du réel qui montre enfin son visage. Et ouvre aussi chez le lecteur la porte, trop peu empruntée, d'un sentiment de solitude, momentanément libéré.

Judy Quinn

**Philip Roth**  
**LA TACHE**  
Trad. de l'américain  
par Josée Kamoun  
Gallimard, Paris, 2002,  
443 p. ; 32,95 \$

Dernier volet de la trilogie amorcée avec *Pastorale américaine* et poursuivie avec *J'ai épousé un communiste*, *La tache* donne un tour d'écrou supplémentaire à deux problématiques essentielles de l'œuvre de Philip Roth, à savoir celle que j'appellerais,



d'un terme roussellien, la doublure, et celle du pouvoir du conformisme sous toutes ses formes. Canulars, mensonges, truquages, voix sociales et intimes se multiplient pour faire surgir la vie des personnages et, plus largement, les illusions de l'histoire états-unienne avec, comme toile de fond, l'affaire Lewinski.

Ceux qui connaissent l'œuvre du romancier seront

ravis de revoir Nathan Zuckerman, son greffier-prophète. Il rencontre cette fois Coleman Silk, un ancien professeur de lettres classiques, banni de l'université où il a été doyen, à cause d'une médisance. À soixante et onze ans, Silk trouve cependant une sorte de salut provisoire en Faunia, une jeune femme « illettrée » de trente-quatre ans, affectée à l'entretien de l'université. Une aventure s'ensuit. C'est peut-être la dernière (Nathan évoque même Thomas Mann parlant de Gustav von Aschenbach), épicurienne, en contrepoint absolu des « convenances ». L'homme, « uniquement contaminé par le désir », carbure au Viagra, nectar qui lui permet de se maintenir à la hauteur de son destin et de contrer la banalisation de l'expérience affectant notre civilisation contemporaine.

Voilà manifesté ce qui branche les humains les uns aux autres : le sexe. Mais par l'exultation du corps, c'est le secret de l'énigmatique identité de Silk qui se déploie en une question lancinante : comment être soi en affirmant son désir par le désir ? Or, comme on sait, Éros forme couple avec Thanatos : « On ne cesse de périr ». Conséquence : au fond, nous ignorons à peu près tout des mobiles qui nous poussent à agir. Nathan peut alors repérer le lieu topologique qui donne à la relation entre Coleman et Faunia son volume : « Ensemble, ils sont deux vides... » Agrandi au plan du social, le je s'affronte ainsi au nous dans un récit où l'enfer, c'est vraiment les autres, qu'il s'agisse des professeurs carriéristes ou de l'ex-mari de Faunia, véritable machine de mort tout droit sortie du Vietnam.

Un récit profondément humain, trop humain, ouvrant inexorablement sur l'abîme de la solitude. On ne vit que du tragique.

Michel Peterson

## Avez-vous lu ?

Les nouveautés chez LES ÉDITIONS PERCE-NEIGE



**Sarah Marylou Brideau**  
**Romanichelle**

*Romanichelle* retrace les chemins qu'emprunte une jeune femme dans l'exploration éfrénée du présent. Puisant son inspiration au fil des musiques, des livres, des voyages et des rencontres, Sarah Marylou Brideau entre en poésie avec candeur et éclat.

Poésie, 104 pages.  
ISBN 2-922992-04-7, 12,95 \$



**Stéphanie Morris**  
**Le risque des rêves**

*Le risque des rêves* nous amène sur la corde raide des sentiments, au cœur même des rapports souvent turbulents entre les êtres. Stéphanie Morris nous propose un premier recueil aux images fortes alimentées d'une lucidité désarmante.

Poésie, 80 pages.  
ISBN 2-922992-01-2, 12,95 \$

**En vente chez votre libraire**

© 2003, LES ÉDITIONS PERCE-NEIGE  
Site Web : [perceneige.info.ca](http://perceneige.info.ca) Courriel : [perceneige@nb.aibn.com](mailto:perceneige@nb.aibn.com)

**Chrystine Brouillet**  
**LES QUATRE SAISONS**  
**DE VIOLETTA**  
Denoël, Paris, 2002,  
702 p. ; 29,95 \$

La quatrième de couverture présente le dernier ouvrage de Chrystine Brouillet comme un « roman historique aux accents fantastiques » et le qualifie de « livre baroque ». Il est vrai, d'une part, que le récit convoque des temps, des personnages et des faits dont l'Histoire a enregistré la mémoire : pensons à la Venise du XVII<sup>e</sup> siècle et à son célèbre musicien Vivaldi, au Chicago de l'époque de la prohibition et au coloré Al Capone, ou encore au Paris de l'Occupation et au nazisme



qui l'a informée durant la Deuxième Guerre mondiale. On ne peut nier, d'autre part, qu'une trame romanesque où des sorciers évoluent allégrement dans ces différents lieux, en disposant de pouvoirs spéciaux et de multiples vies tout en étant soumis aux règles d'un tournoi régi par les « Maîtres » de « Cercles » ésotériques, ne relève pas précisément du quotidien.

Mais la fusion opérée par le mélange de deux genres différents, en soi opposés mais non irréductibles, tend-elle à créer une œuvre unifiée et convaincante ? Il arrive fréquemment que l'on doive répondre par la négative à cette question : telle que réalisée dans *Les quatre saisons de Violetta*, la réunion d'éléments historiques et fantastiques n'arrive pas toujours, en effet, à produire une entité crédible, susceptible de garder l'accord du lecteur.

Plutôt que de fantastique, d'ailleurs, la quatrième de couverture devrait peut-être parler de merveilleux, à quoi s'ajoutent de surcroît des accents quelque peu gothiques : c'est le cas de Lorenzo, le vilain du roman, qui, nouvel ogre prolongeant les *Contes* de Perrault, tue et mange ses victimes après les avoir éviscérées. Ce sorcier a de plus le pouvoir de se métamorphoser ; être humain aussi bien qu'animal, il a « encore plusieurs centaines d'années à sa disposition ». Violetta, sa propre fille, lui oppose ses dons de charmeuse de serpents et d'allumeuse de feu à distance. Ses capacités synesthésiques lui permettent en outre de reconnaître le « parfum des notes », les « arômes des couleurs » et « l'architecture

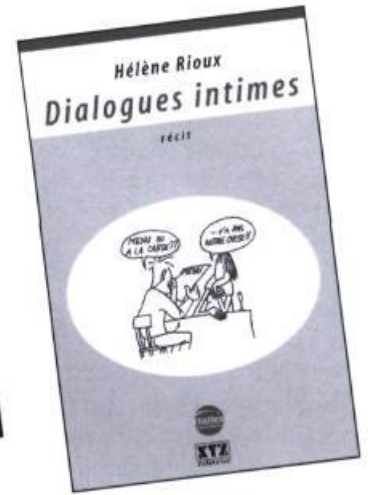
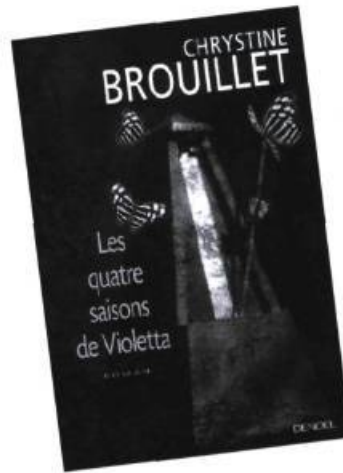
des informations olfactives ». La longue quête de cette demi-sorcière connaîtra enfin un *happy end* significatif.

De nombreux passages du roman ne manquent pas de charme : l'aisance narrative de leur auteure, douée d'une imagination féconde et d'un sens de l'anecdote indéniable, se manifeste à plus d'un endroit et l'on reconnaît souvent la richesse scripturale d'une romancière d'expérience. En revanche, le récit est à la fois trop près de la réalité pour donner dans le fantastique, et le merveilleux donne trop dans le rocambolesque pour se mouvoir de façon naturelle dans les arcanes de l'histoire. Cette œuvre ne participe-t-elle pas, en somme, d'un courant actuellement en vogue dans une certaine littérature antillaise et sud-américaine et que l'on désigne sous le nom de « réalisme merveilleux » ?

Jean-Guy Hudon

**Hélène Rioux**  
**DIALOGUES INTIMES**  
XYZ, Montréal, 2002,  
79 p. ; 12 \$

« On est en janvier. S'ils le font maintenant, l'enfant naîtra à l'automne, ça ne pourrait tomber mieux. [...] Mais le problème, c'est qu'elle ne veut pas vivre la fin de sa grossesse pendant l'été. » Le mois suivant, ils comprendront que, s'il est conçu à ce moment, le bébé naîtra sous le signe du Scorpion, qui est incompatible avec leurs signes. Ensuite, ils seront malades, puis trop occupés... et enfin ils essaieront – sans succès – les positions recommandées pour la fécondation. Pour-



tant, « en octobre, [...] elle ne sait plus si elle a vraiment envie d'avoir un bébé. [...] En novembre, c'est lui qui s'interroge : ne sont-ils pas trop vieux pour procréer ? [...] Quand décembre arrive, ils trouvent que, encore une fois, l'année a passé bien trop vite ». Voilà le ton du texte « Bébé » et celui du récit entier : un ton à la fois tendre et légèrement moqueur, dénué de lourdes métaphores ou de propos moralisateurs, un ton juste, plein d'humour, parfaitement approprié au sujet abordé, la vie quotidienne d'un couple ordinaire.

Comment trouver les solutions qui leur conviendraient à tous les deux ? Quand elle a envie d'aller dans un restaurant au centre-ville, il désire se rendre à celui de leur quartier ; quand il propose la cuisine chinoise, elle se rappelle les histoires qui lui coupent l'appétit ; quand elle évoque l'image d'un petit restaurant russe, il affirme qu'il ne pourra pas supporter la musique tzigane. La discordance persiste quand ils cherchent l'endroit idéal pour passer leurs vacances, quand ils font des plans pour le réveillon ou lorsqu'ils doivent peindre la salle de bains...

*Dialogues intimes* est un court récit qui parle de désaccords, de divergences d'opinions, de goûts et de

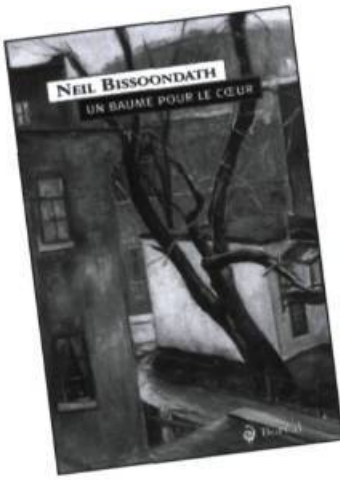
désirs différents. Les situations qui nous rendent parfois la vie insupportable peuvent aussi, quand elles sont décrites par une main sûre et habile, nous intriguer, nous amuser et nous faire rire de nous-mêmes. L'ensemble étant si captivant, on aurait seulement voulu que le livre nous retiennent plus longtemps.

Radmila Zivkovic

**Neil Bissoondath**  
**UN BAUME**  
**POUR LE CŒUR**  
Trad. de l'anglais  
par Lori Saint-Martin  
et Paul Gagné  
Boréal, Montréal, 2002,  
410 p. ; 29,95 \$

« Alistair Mackenzie a soixante-dix ans. Veuf, il vivait seul jusqu'à ce qu'un incendie le chasse de chez lui. Six mois plus tard, il habite chez sa fille », lit-on en quatrième de couverture. À partir de ce moment, tout en s'attachant à décrire de petits événements quotidiens vécus dans cette nouvelle demeure qui ne sera jamais vraiment la sienne, Alistair Mackenzie revient sur sa vie, et nous la raconte par morceaux, au gré de ses pensées et de ses émotions.

Le récit se présente donc comme une succession de tranches de temps présentées



de façon impromptue (non chronologique). Mackenzie nous parle ainsi de la blessure qu'il s'est faite à la guerre, de sa rencontre avec son épouse Mary, des liens intimes, à la fois simples et complexes, qu'il a développés avec elle jusqu'à ce qu'elle s'éteigne dans leur lit au début de la soixantaine ; il évoque ses relations avec sa fille Agnes, mariée à un francophone, et avec son petit-fils François (qui comprend l'anglais mais ne le parle pas), elles aussi marquées par une sorte de fossé de communication aussi subtil qu'insurmontable ; il nous parle aussi de sa carrière de professeur de littérature à l'université et des gens qu'il a connus : Elliott, l'étudiant aveugle ; Martha, l'amie aventurière de Mary ; sa sœur Ruth-Ann qui, après une vie bien remplie, finit ses jours dans l'amnésie et l'absence au monde ; Thrush, professeur accusé de harcèlement sexuel qui se jettera en bas d'un pont ; Tremblay, son voisin du dessus, francophone, si près et si loin à la fois...

À 45 ans, Neil Bissoondath se met dans la peau d'un homme de 70 ans avec un réalisme déconcertant, et nous sert peut-être moins un roman qu'une chronique, sans gradation, sans apogée, où les événements surviennent, où les liens entre per-



sonnages se font et se défont sans éclat, le tout exprimé – partagé – sur un ton intime avec la solidité et la tranquillité d'un homme arrivé à un âge où il sait (peut ou doit ?) regarder sa vie telle qu'il l'a vécue, et non pas telle qu'il aurait voulu qu'elle soit. Malgré l'absence de points culminants, Neil Bissoondath sait capter notre attention du début à la fin (aidé ici par une traduction digne de mention) et nous faire suivre délicatement le fil d'une mémoire et, au passage, nous faire réfléchir et nous émouvoir.

François Lavallée

**Jean Vautrin**  
**LE JOURNAL**  
**DE LOUISE B.**  
**Robert Laffont, Paris,**  
**2002, 301 p. ; 26,95 \$**

Romancier, nouvelliste, metteur en scène, scénariste-dialoguiste, Jean Vautrin construit une œuvre multiforme à la hauteur de son talent. Il est récipiendaire de nombreux prix littéraires, dont le Prix Goncourt des lycéens en 1989 pour *Un grand pas vers le Bon Dieu*, le Prix Goncourt de la nouvelle en 1986 et le Prix Louis-Guilloux pour l'ensemble de son œuvre en 1999. Son plus récent roman, *Le journal de Louise B.*, s'inscrit, sur le plan formel, au carrefour des



ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

## PAROLE DONNÉE

### GUY JEAN DU SANG SUR LES ASTILBES

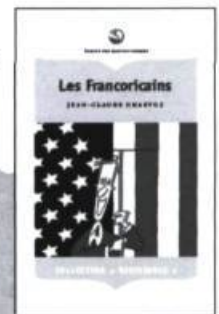
Poésie aussi dure que fraternelle sur la violence des hommes. Un regard cru, chargé de mémoire et d'émotion sur le passé et le présent. Une ouverture vers l'espoir et la tendresse.



*Faute d'ouvrir les cavernes de son âme, l'homme nourrit la béance affamée de sacrifices. Enfants et femmes déchiquetés. Hommes-bombes.*

### JEAN-CLAUDE CHARVOZ LES FRANCORICAINS La France à l'heure de l'américanisation et de l'anglicisation.

Attention ! Ce livre est insupportable ! Il fait mal de page en page... Jean-Claude Charvoz prend le pouls au quotidien d'une France aux prises avec son démon séculaire : l'orgueil... (Préface de Louis Caron.)



**La maison de la poésie, des contes,  
des légendes, des fables et  
des écrits intimes**

VOYEZ TOUS LES DÉTAILS DANS NOTRE SITE WEB.  
[www.hautes-terres.qc.ca](http://www.hautes-terres.qc.ca)

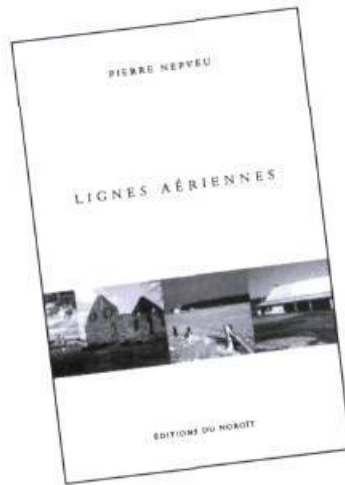
différents genres qu'il a pratiqués à ce jour.

« Elle possède pour tout guide l'élan de son immense dégoût. » Ainsi débute le roman qui nous plonge d'emblée dans l'enfer de Louise A., jeune femme innocente, abusée par un père dont la lâcheté n'aura d'égale que la sauvagerie d'une bande de jeunes élèves – de surcroît ses élèves – qui l'agresseront un soir de fête. S'amorce alors la lente descente aux enfers, l'inéluctable mutation qui transformera Louise A. en une redoutable guerrière, à la fois justicière et vengeresse de toutes les femmes qui ont subi l'opprobre et l'humiliation de l'agression physique et morale. *Le journal de Louise B.* se donne à lire en tranches saccadées, chacune étant précédée d'un court résumé scénique, qui verse parfois dans un cynisme dévastateur, comme pour mieux traduire l'intolérable, l'inacceptable, et sans doute également pour maintenir le lecteur dans une position inconfortable devant cette plongée irréversible dans une folie meurtrière dont on ne peut que reconnaître la légitimité des motifs qui animent la soif de vengeance de Louise B. Pour mieux nous faire supporter l'insupportable, Jean Vautrin recourt avec habileté aux subterfuges stylistiques qui ont fait sa renommée comme auteur de polar, maniant les dialogues, les formules-chocs et la description des personnages secondaires avec une hardiesse ici salvatrice pour le lecteur. Sans aucun doute un roman dérangentant, mais qui vaut assurément le détour.

Jean-Paul Beaumier

**Pierre Nepveu**  
**LIGNES AÉRIENNES**  
Le Noroît, Montréal, 2002,  
113 p. ; 16,95 \$

Lauréat du Prix du Gouverneur général pour son précédent recueil de poèmes (*Romans-fleuves*), Pierre Nepveu revient avec une œuvre tout aussi aboutie, à la fois dense et spontanée. Beaucoup de choses se superposent dans ces *Lignes aériennes*, hormis peut-être l'ilôt de la frénésie cocaïnique (quoique « [r]enifleurs de poudre / voyants aux pensées troubles, / les chiens ce soir battent la campagne »). L'expression désigne par contre très bien le texte, fait de lignes suggestives à la façon



de signaux de fumée dont on trouve, progressivement, le code. Mais il s'agit d'abord des traînées de fumée provenant des bolides aériens qui survolent depuis quelques décennies Mirabel, lieu dont s'est inspiré Pierre Nepveu dans son entreprise.

Le recueil se présente donc comme une exploration géodésique et mémorielle de

cette région jadis très agricole. Un lieu frappé successivement par la destruction expropriatrice qui accompagna les rêves de grandeur, puis récemment, par l'échec du projet aéroportuaire. Partagée entre les envolées métaphysiques et l'intimité du sol meuble, la poésie de Pierre Nepveu emprunte tour à tour des accents de Gaston Miron et de Michel Beaulieu, pour mieux affirmer un style intertextuel auquel sa faculté de lecture épanouie assure l'originalité. Dès que, par exemple, on aurait le goût de reconnaître le Jacques Brault d'*Il n'y a plus de chemin* dans cet assemblage de vers et de proses, d'autres éléments nous ramènent à la singularité d'une voix qui transcende délicatement ses influences.

Trois sections composent *Lignes aériennes*. La première et la dernière figurent l'aller et le retour d'une promenade, alors que celle du milieu comprend diverses perspectives sur Mirabel, notamment : « Cahier de l'arpenteur » (1969) et « Le journal de la femme de ménage » (1999). Cette mise en scène appuie la veine narrative, aussi incarnée par une syntaxe très déliée, presque volatile.

Hantée par le vide, la poésie de Pierre Nepveu abrite de plus une conscience frappante de la nordicité, autre mode d'une « écologie du réel » où l'écriture confirme son statut d'habitation du territoire et de soi : « [J]'écoutais là-haut / se casser les feuilles, / je me savais sans pardon, / à l'étroit dans ma peau de chaleur / et j'étais devant l'hiver / comme on a tout oublié / d'un visage familier ». Relu, ce livre s'impose comme un petit classique.

Thierry Bissonnette

IMPRESSION SOIGNÉE DE VOS LIVRES

La *Passion* du livre

Quel plaisir!  
RETROUVER  
MON LIVRE  
CE SOIR...

AGMV Marquis  
Imprimeur inc.  
MEMBRE DE SCARRINI MEDIA

Tél.: 1(418)246-5666  
Télec.: 1(418)246-5564  
E-mail : agmv@agmv.com  
Site Web : www.agmv.com

PÉRIODIQUES ET BROCHURES À COURT ET MOYEN TIRAGES (COULEUR OU NOIR ET BLANC)

**Pierre Morency**  
**À L'HEURE DU LOUP**  
 Boréal, Montréal, 2002,  
 233 p. ; 19,95 \$

« Nous ne faisons que passer », dit Trom, personnage à la fois énigmatique, intemporel, dont on imagine la voix calme et apaisante, qu'il n'a nul besoin de hausser. Grand collectionneur de carnets aux multiples couleurs dans lesquels il consigne, tel un navigateur avisé, chacun de ses déplacements, chacune de ses découvertes, conscient que la valeur de l'expédition, son sens, résident davantage dans le parcours, la lente progression qui nous mène du connu à l'inconnu. « Nous ne faisons que passer », répétera-t-il sans cesse en multipliant les formules pour qualifier et interroger notre présence en ce monde. Raison de plus pour y être attentif, présent, ouvert et réceptif à tout ce qu'il peut nous offrir et nous faire découvrir, autant, voire sinon plus, sur nous-même que sur ce monde que nous traversons à la hâte, tête baissée, les yeux et le cœur le plus souvent fermés.

« Le monde, poursuit Trom, tout à la fois philosophe et poète, ne se révèle bien qu'à ceux qui savent revivifier leurs sens, qu'à ceux qui ont appris à renaître toujours neufs, en chaque moment de la vie éveillée. » Voilà en quelque sorte le projet qui sous-tend ce très beau recueil de textes de Pierre Morency. Ce qui anime Trom, dont le nom même, dès lors que l'on inverse les lettres qui le composent, renvoie au caractère éphémère de toute existence, n'est autre que « la soif de sens, la soif de dire en peu de

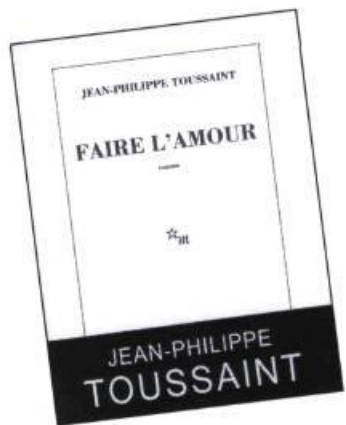
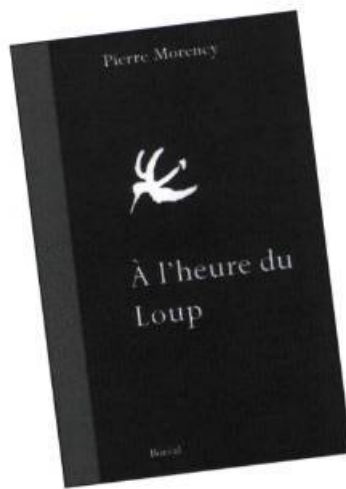
mots, et parmi les plus simples, le sens de notre passage sur terre ». Et cette quête, pour grave qu'elle puisse être, n'est pas dénuée de lumière et de générosité, ni de ce côté ludique qui la range, par moments, aux côtés de celle menée par Jacques Prévert, Christian Bobin, Annie Dillard. *À l'heure du loup* se compose de petits bonheurs qui se conjuguent au fil des jours avec ce que chacun d'eux apporte, joies et peines, vérités et doutes, émerveillements et désenchantements fondus ici au creuset même de la vie.

Œuvre de maturité, les textes rassemblés dans ce recueil projettent un regard à la fois lucide et pacifié sur le parcours d'une vie. C'est en quelque sorte cela l'heure du loup, cette heure où nous prenons conscience du sens et de l'étendue de notre vie, et de la fidélité accordée à notre voix intérieure.

Jean-Paul Beaumier

**Jean-Philippe Toussaint**  
**FAIRE L'AMOUR**  
 Minuit, Paris, 2002,  
 179 p. ; 27,95 \$

Jean-Philippe Toussaint, romancier phare des éditions de Minuit, avait fait une entrée remarquée sur la scène littéraire, en 1985, avec son premier roman, *La salle de bain*. Il cultive depuis les personnages atypiques et mésadaptés, d'une émotivité trouble et nerveuse, qui sont servis, dans leurs observations maniaques de la réalité, par une action minime et des descriptions précises qui se donnent souvent à lire pour elles-mêmes. Les fans de Jean-Philippe Toussaint



Kyoto, où il s'offre une cure de sommeil et essaie de prendre une certaine distance face à ce qui leur arrive. Revenu à Tokyo de nuit, il se faufile à l'intérieur du Contemporary Art Space, comme s'il voulait y retrouver Marie, arpentant les salles avec entre les mains un flacon d'acide chlorhydrique ; puis il gagne un sous-bois où, las et brisé, il verse le flacon sur une fleur sauvage.

L'histoire se termine sur cette scène curieuse, qui est tout à fait dans le ton du roman, dont l'univers paraît quelque peu halluciné. Le geste ultime du narrateur, qui traduit toute la violence de ses sentiments, son désarroi et son angoisse, marque définitivement sa rupture avec Marie, inscrit symboliquement la mort de Marie. Incidemment, depuis *Les fleurs du mal* de Baudelaire, il y a toute une imagerie littéraire qui de diverses manières rappelle que l'amour n'est jamais simple. On se souvient que chez Boris Vian les poumons de Chloé sont attaqués par un nénuphar (*L'écume des jours*) et que chez Raymond Queneau les fleurs bleues poussent dans la boue (*Les fleurs bleues*). Chez Jean-Philippe Toussaint, c'est plus radical : on décapite, comme chez Yves Thériault (*Contes pour un homme seul*). Pour le malheur de l'amour, pour le bonheur de la littérature.

François Ouellet

**Catherine Mavrikakis**  
**ÇA VA ALLER**  
 Leméac, Montréal, 2002,  
 155 p. ; 19,95 \$

Malgré son nom et son âge, il y a de la Zazie dans Sappho-Didon Apostasias, la narratrice du dernier roman de Catherine Mavrikakis. Cette péronnelle colérique et théâ-



trale a la juvénile insolence de l'héroïne de Raymond Queneau bien que tous, y compris l'auteur, voient plutôt en elle l'Antigone Tottenwald d'un roman de Robert Laflamme, « le » grand écrivain mythique québécois contemporain, dont plus d'un trait (et même certains véritables pastiches, au fil du texte) évoque Réjean Ducharme et son *Va savoir*. Si les héroïnes antiques, la poétesse de Lesbos et la reine de Carthage de son « vrai » nom, se combinent à la pieuse ensevelisseuse de Sophocle qui lui sert de pseudonyme, affublée d'un lugubre nom de famille germanique (Bois des morts) c'est que ce personnage en quête d'auteur, qui est aussi une auteure en quête de personnages, y compris ceux qu'elle pourrait jouer elle-même, se débat dans un espace où la malédiction d'être une survivante vous a des accents de *Confession d'un enfant du siècle*. Si ce n'est pas, même – l'apostasie du nom oblige – de ce *Lorenzaccio* où l'ambivalence qui marque notre époque se trouvait déjà une illustration spectaculaire.

Ce qui se joue d'abord ici c'est le désir de littérature. Comme une rancœur. La génération de Musset voyait le signe de son destin surnuméraire dans les écrasantes figures de Bonaparte et

d'Hugo, celle de Sappho-Didon le déchiffre dans la trajectoire météorique d'Hubert Aquin, « Hubert le Magnifique », comme dit le texte, prince définitif de ce pays incertain qu'est le Québec littéraire. Car cette collectivité maniaco-dépressive qui est la nôtre a la même haine, au fond, de la littérature et de la culture, que ses voisins du Sud, et c'est ce qui rend sa littérature si enragée (et parfois enrageante).

Dans une écriture qui n'est pas sans évoquer, souvent, par sa force rapide, les grands véhéments du siècle précédent, Louis-Ferdinand Céline ou Thomas Bernhard, Catherine Mavrikakis décrit par la voix de son personnage-narrateur une intensité amoureuse d'elle-même et qui s'évertue, à force de nervosité, de virulence aussi, à faire coïncider amour et haine, comme si l'une n'était que la volte-face, en forme de pudeur, de l'autre. Il se pourrait bien qu'elle ait ainsi réussi, dans une ambiguïté savamment combinée, à dresser le portrait, non pas en pied mais plutôt à cheval, à la hussarde, d'une génération qui n'a plus que l'urgence pour viatique ou philosophie, parce que c'est tout ce que les temps post-modernes lui ont laissé, dans l'interminable apocalypse molle où ils croupissent.

Jean-Pierre Vidal

**Imre Kertész**  
**ÊTRE SANS DESTIN**  
*Trad. du hongrois*  
*par Natalia*  
*et Charles Zaremba*  
 Actes Sud, Arles, 2002,  
 366 p. ; 41,50 \$

Paru il y a 20 ans en Hongrie, *Être sans destin* est passé inaperçu. C'est avec la version allemande que ce livre a connu le succès et que l'écri-

# Lire

*pour faire durer l'instant*

Hans-Jürgen GREIF

*Orfeo*  
 Roman  
 260 pages  
 24,95 \$



JIM LAIBRE



Lise GAUVIN  
*Arrêts sur image*  
 Nouvelles  
 104 pages  
 14,95 \$



JIM LAIBRE



## NOUVELLES À PARAÎTRE

Maurice HENRIE <i>Mémoire vive</i>	Gérard COSSETTE <i>Le dragon borgne</i>
Louise COTNOIR <i>Carnet américain</i>	Roland BOURNEUF <i>La route innombrable</i>

## ROMANS À PARAÎTRE

Alain CAVENNE <i>Cavoure tapi</i>	Claire MARTIN <i>Il s'appelait Thomas</i>
--------------------------------------	--

## ESSAIS À PARAÎTRE

Georges DESMEULES  
 Christiane LAHAIE  
*Dictionnaire des personnages*  
*du roman québécois*  
 200 personnages des origines à 2000

Françoise BULMAN  
*Le prépositionnaire*  
 Dictionnaire des verbes et adjectifs  
 pouvant être suivis d'une préposition

*L'instant même*  
 NOUVELLES · ROMANS · ESSAIS



vain hongrois est sorti de l'ombre. Publié en français chez Actes Sud en 1998, ce roman fait de nouveau partie de l'actualité littéraire alors que son auteur vient de recevoir le Prix Nobel de littérature.

Lui-même déporté dans les camps de la mort, Imre Kertész choisit la forme autobiographique pour raconter l'effroyable expérience de déshumanisation qui fut le lot des juifs sous le III<sup>e</sup> Reich. Parmi les innombrables témoignages et écrits sur les camps de concentration, *Être sans destin* se distingue par son point de vue : un adolescent de 15 ans relate au fur et à mesure qu'il les vit les événements qui font la trame de sa vie dans les camps de la mort.

L'étoile jaune marque le début de la lente déshumanisation : la honte succède bientôt à la surprise, la séparation à la honte, puis ce sera le dépouillement, la perte de l'identité, la désorganisation, la peur et finalement le désespoir. Contrairement à l'adulte qui s'est déjà frotté à la mesquinerie et à la méchanceté des hommes, en même temps qu'il perd tout, l'adolescent se voit dépouillé des illusions qu'on met habituellement une vie à perdre ! Puis il perd aussi son innocence... ce reste d'enfance qui, paradoxalement, l'aide peut-être à tenir plus longtemps : « Je connais trois moyens – pour les avoir vus, entendus ou expérimentés – de s'évader d'un camp de concentration. Moi-même j'ai pratiqué le premier et, peut-être le plus modeste – mais bon, il y a dans notre personnalité un domaine qui, comme je l'ai appris, est

notre propriété perpétuelle et inaliénable. Le fait est que, même en captivité, notre imagination reste libre ».

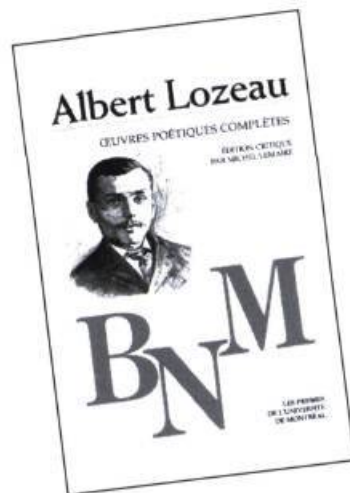
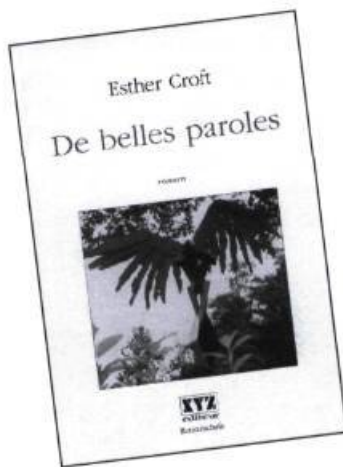
Ceux qui réchappèrent d'Auschwitz, de Drancy, de Dachau, d'Oranienburg-Sachsenhausen, de Buchenwald, de Zeitz..., et tout particulièrement les enfants, ont appris plus tôt que les autres que toute vie est révoicable, qu'elle est un sursis généralement accordé par le destin et, trop souvent encore, par des hommes qui veulent effacer toutes distinctions, aveuglés qu'ils sont par la cupidité, le désir de toute-puissance et la haine de l'Autre. Le livre est comparable au cinéma vérité : on le lit comme si l'on s'engouffrait avec l'auteur, caméra à l'épaule, dans l'univers concentrationnaire.

Sylvie Trottier

**Esther Croft**  
**DE BELLES PAROLES**  
XYZ, Montréal, 2002,  
168 p. ; 20 \$

Les premières lignes vous empoignent. Une écriture ciselée se rapprochant de la poésie vous invite à prendre le temps de savourer, tandis que la quête annoncée vous pousse à aller de l'avant.

Il a fui, l'être lumineux à l'éloquence éblouissante, l'amant de la narratrice qui a repris goût à la vie à son contact. Fui, sans signes annonciateurs. Catherine remonte jusqu'à leur première rencontre, trois ans auparavant, pour tenter de comprendre. Des moments de grande intensité partagés avec un être d'exception, idéaliste, altruiste et débordant d'énergie. Il y a bien quelques soup-



çons qui lui reviennent en mémoire, mais ils avaient été si fugitifs, alors, qu'ils n'avaient pas réussi à ébranler la confiance de l'amoureuse. Il faudra que des faits troublants soient portés à sa connaissance, après la disparition, pour qu'elle comprenne qu'un inconnu se cachait sous le masque de Marc-André Ladouceur.

La romancière introduit des personnages secondaires, eux aussi vus à travers les yeux de la narratrice, qui contrastent avec la personnalité ambiguë de M.-A. L. Cette opposition illustre le propos du roman explicité dans le discours intérieur de Catherine : « Il y a des gens qui, rien qu'à vous regarder, rien qu'à vous sourire, même du fond de leur fragilité, parviennent à vous offrir quelque chose de précieux. [...] Il y en a d'autres qui, même les bras chargés, la bouche exubérante et l'œil éblouissant, réussissent à nous déposséder. En ayant l'air, pourtant, de nous avoir comblés. Pourquoi est-ce si souvent ceux-là qui nous séduisent ? Avons-nous à ce point besoin d'être trompés pour réussir à vivre ? »

Esther Croft s'avère des plus habiles à conduire une histoire. Outre les surprises que réserve l'intrigue, la maîtrise du style donne plein pouvoir à la romancière qui arrache les masques et invite

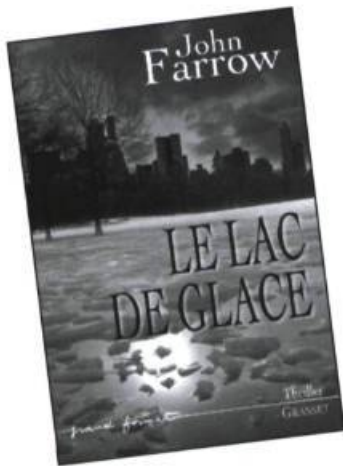
le lecteur à voir au-delà des apparences, ce qui suscite l'admiration. Il s'agit pourtant du premier roman de l'auteure qui avait déjà publié trois recueils de nouvelles dont la parution s'est échelonnée de 1988 à 1997. En 1997, le Prix Adrienne-Choquette lui était décerné pour son recueil *Au commencement était le froid*.

Pierrette Boivin

**Albert Lozeau**  
**ŒUVRES POÉTIQUES**  
**COMPLÈTES**  
Presses de l'Université  
de Montréal, Montréal,  
2002, 705 p. ; 80 \$

Peu avant sa mort, le « sympathique infirme » Albert Lozeau (1878-1924) avait eu le temps de préparer la version définitive de ses *Poésies complètes*. En 1925 et 1926, à l'initiative d'Omer Héroux, rédacteur en chef du journal *Le Devoir* et ami de l'écrivain, un « Comité Albert Lozeau » publia les trois tomes de l'ouvrage souhaité. Michel Lemaire procède aujourd'hui à l'édition critique de cette œuvre injustement méconnue.

Même s'il a souscrit aux valeurs patriotiques et religieuses encore à l'œuvre dans le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle au Québec, Albert Lozeau ne fut pas un poète sectaire, clanique. Sa participation, à



distance, à l'École littéraire de Montréal et à la Société royale du Canada, de même que sa position nuancée dans la querelle opposant les régionalistes aux exotistes, trahissent plus son indépendance intellectuelle qu'une quelconque filiation artistique. Ce que le poète appelait lui-même « le meilleur ou le moins mauvais » de son œuvre traite souvent de sujets peu coutumiers à son époque, comme le confidentiel, la musique et l'amour (avec une note quelque peu érotique parfois). Au plan formel, Albert Lozeau respecte généralement les canons du temps, pratiquant une poésie strophique et rimée. Il donne sans doute souvent dans le cliché, le pléonasmе, la cheville et l'accumulation, et on remarque de même une propension assez marquée à l'utilisation de l'adverbe, avec une grâce parfois douteuse. En revanche, certaines images, et plusieurs vers, surprennent par une discrète élégance : « Le soir aux ailes de suie » ; « Tandis que meurt le crépuscule / Noyé de soir à l'horizon » ; « J'ai cru que je n'avais qu'à te fermer mon cœur / Pour me soustraire au doux péril de ta langue ».

Mieux encore, on découvre avec un grand plaisir le soin apporté à la finale en guillotine de la plupart des poèmes, et non dans les seuls sonnets, une forme que

le poète affectionnait tout particulièrement et qui commande la « chute » que l'on sait. Relisons à cet égard « À Émile Nelligan », « Nocturne », « Dormez », « Mauvaise solitude »... Il en est de même également de plusieurs « poèmes retrouvés », dont on s'étonne que le poète ait fait le sacrifice de son spicilège terminal : « Querelle instrumentale », « Glas d'automne », « Le Châtiment » (aux accents nelliganiens), « Vieil érable », « Musiciana », « Bal exigu », « Vieil antiquaire » (un des rarissimes poèmes à connotation parnassienne de l'auteur)...

La poésie d'Albert Lozeau est sans doute de qualité inférieure à celle de son contemporain Émile Nelligan, mais l'édition critique soignée de Michel Lemaire sera certes, comme le souhaitait ce dernier, « l'occasion d'une redécouverte » poétique « dans toute sa richesse ».

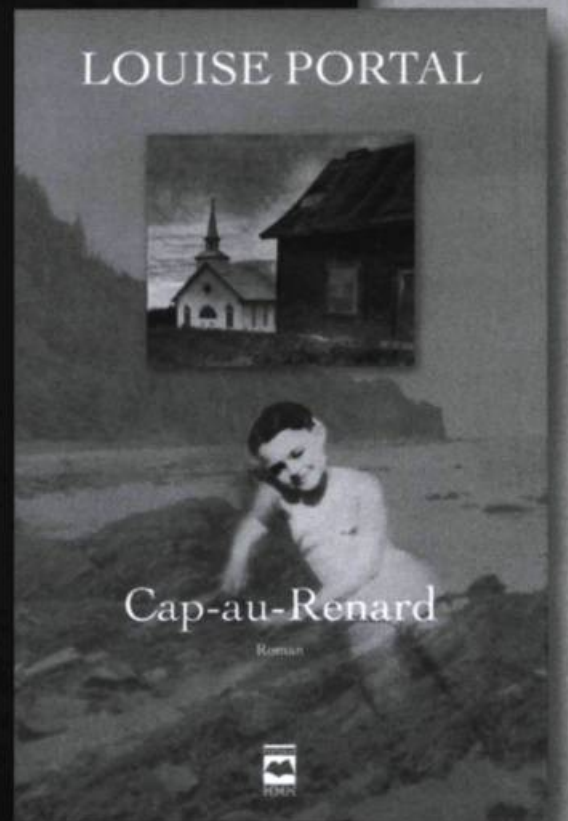
Jean-Guy Hudon

**John Farrow**  
**LE LAC DE GLACE**  
*Trad. de l'anglais*  
*par Richard Crevier*  
 Grasset, Paris, 2002,  
 434 p. ; 29,95 \$

On connaît l'histoire de Trevor Ferguson, Anglo-Montréalais auteur de romans (*Train d'enfer*, *Onyx John*, *La ligne de feu*) encensés par la critique mais boudés par les lecteurs. Il y a quelques années, à la veille de ranger son stylo pour de bon, il décide de tenter sa chance une dernière fois en publiant un roman policier sous le pseudonyme de John Farrow. *La ville de glace* deviendra tout de suite un best-seller international, traduit dans plusieurs langues.

Best-seller est un terme qui inspire une certaine méfiance, mais Farrow-

L'actrice et comédienne bien connue y confirme son grand talent de romancière.



*Cap-au-Renard*  
 Louise Portal  
 22,95 \$

Biertôt en librairie



[www.hurtubisehnh.com](http://www.hurtubisehnh.com)

Ferguson n'a rien à voir avec les producteurs de soupe en sachet comme John Grisham, Mary Higgins Clark ou Kathy Reichs – une Américaine qui a elle aussi utilisé Montréal comme décor, mais pour de fort médiocres thrillers. *La ville de glace* est une œuvre prenante, soutenue par des personnages crédibles et une intrigue aux enjeux résolument contemporains. Le travail d'un véritable écrivain, en somme.

*Le lac de glace*, le deuxième roman de John Farrow, ne soutient hélas pas la comparaison. Les éléments qui faisaient le charme du premier roman sont là, comme l'inspecteur Emile Cinq-Mars, archétype du flic taiseux et individualiste, dont les questionnements vont bien plus loin que l'enquête dont il a la charge : il accompagne ici son père dans les derniers moments de sa vie. Montréal et les environs deviennent, sous un trait acéré, à la fois familiers et exotiques. L'on s'attache au personnage de Lucy Gabriel, inspiré d'Helen Gabriel, l'égérie Mohawk de l'été 1990.

Mais l'intrigue a beau s'ancrer dans un contexte très actuel – en l'occurrence les magouilles de l'industrie pharmaceutique – John Farrow ne réussit pas à nous intéresser à son sujet, dénaturé par une posture morale vite agaçante. Quant aux vilains de service, mythiques dans le premier roman, ils sont ici caricaturaux.

Un roman qui sent la recette... mais que l'on pardonnera à John Farrow s'il permet à Trevor Ferguson de continuer son œuvre d'écrivain.

Jean-Pierre Gosselin

**Louis Gauthier**  
**VOYAGE AU PORTUGAL**  
**AVEC UN ALLEMAND**  
Fides, Montréal, 2002,  
180 p. ; 19,95 \$

Ça paraît bien de dire : « Je vais faire un grand voyage en Inde ». Mais en cours de route, on se rend compte parfois qu'au fond, un voyage, ça peut être long, morne et pas si excitant. « Six jours déjà que je suis en route. Six jours et il ne s'est rien passé. L'univers n'est pas aussi magique



que je le croyais, ou bien c'est mon destin à moi qui n'est pas intéressant, ou moi qui ne suis pas à la hauteur, moi qui ne suis pas à la bonne place, moi qui n'ai pas fait les bons choix. »

C'est cette franchise qui fascine et qui attire dans ce récit. « Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage » ? Pas toujours. Et au lieu de le cacher, au lieu d'organiser des soirées de projections de diapositives tape-à-l'œil, un voyageur a le courage et la candeur de se mettre à nu. « Je ne sais pas où je vais, je ne suis utile à personne. [...] personne ne m'attend nulle part et je pourrais aussi bien rester là toute la journée, ça ne changerait rien. » Le voyage, que l'on voit tant comme une occasion de découvrir le monde, devient ici une rencontre forcée avec soi-même. Un soi-même

qu'on n'aime pas voir mais qu'on est bien obligé de regarder, puisqu'on est seul avec lui : « Je ne sais pas voyager, je ne sais pas vivre, je ne sais pas m'amuser, je ne sais pas être heureux ». Il s'ensuit des réflexions, des introspections pas toujours gaies, il est vrai, mais dont la sincérité établit un lien sûr avec le lecteur. Dans un style à la fois riche, direct, simple et non dénué d'humour par moments, ce qui ne gâte rien.

François Lavallée

**Nicole Houde**  
**UNE FOLIE**  
**SANS LENDEMAIN**  
La Pleine Lune, Lachine,  
2002, 104 p. ; 16,95 \$

C'est bien court cent pages. Pour dire la mort, le persistant attachement au corps, « cet ami », les exactions physiques du cancer foudroyant, le suicide de la mère et l'ignoble réaction du voisinage, l'arrachement à l'amour d'une fille, le soutien des amies, la présence discrète de Rosa Luxembourg... C'est bien court, mais l'art de Nicole Houde a atteint une telle maturité que cette contrainte n'en est plus une et que l'essentiel a le temps de se dire.

Céline, qui reçoit en plein cœur, à 54 ans, la révélation de sa mort prochaine, sait qu'il lui faut, en quelques

## À PARAÎTRE CE PRINTEMPS

aux ÉDITIONS TROIS

### MARY MEIGS

*Le temps rêvé; une passion,*  
roman, traduit de l'anglais  
par Marie-José Thériault

### FRANÇINE ALLARD

*Vocalises sur un sanglot,*  
poésie

### FRÉDÉRIC CHARBONNEAU

*Le jardin clos,* vers et proses

### STÉPHAN KOVACS

*Une saison étrangère,*  
roman

### GAËTANE BÉLANGER

*L'enfant nucléaire,* récit

### ALAIN FORTAICH

*La dragonne qui avait  
perdu sa flamme,*  
jeunesse.

### CLAIRE VARIN

*Le carnaval des fêtes,*  
nouvelles

### CLAUDE R. BLOUIN

*Carnets d'un curieux;  
autour de quatre  
romancières japonaises,*  
essai



semaines à peine, comprendre Edmée, sa mère qu'elle a trouvée pendue alors qu'elle avait 14 ans. Pour cela, il faut retourner au village natal, s'isoler malgré la douleur et les pertes de conscience, refuser l'hospitalisation et les apaisements thérapeutiques, réinventer Edmée, affronter la mort. Le village l'accueillera avec froideur, car les quarante années qui ont filé depuis le drame n'ont pas érodé la méfiance à l'égard d'une famille qui a mérité et mérite toujours, à ses yeux, le châtement de Dieu. Mais Céline fait front, cherche, trouve et défend son identité toujours chancelante. Elle aime tant la vie, les fleurs, l'amour et l'amitié qu'elle se résignera à mandater son amie Lise auprès du thaumaturge du Mont-Royal. Supplique humiliante, presque folklorique et si émouvante. Déjà, se clôt le petit livre tout plein de vie.

Il se clôt, mais pas tout à fait. En quelques pages, Lise, fidèle à son amie plus encore qu'à sa promesse, racontera son pèlerinage et en fera un hymne à l'amitié et à la vie. Suivront deux lettres de Nicole Houde à Charlotte, une disparue très chère. Peut-être la mort de Charlotte fut-elle à la source de cette magnifique folie.

Laurent Laplante

**Hédi Bouraoui**  
**LA FEMME D'ENTRE**  
**LES LIGNES**

Du Gref, Toronto,  
2002, 152 p. ; 9,95 \$

Les mots seuls peuvent-ils entretenir un amour ? Margarita Felice, alias Lisa, est follement amoureuse des vers que lui rédige depuis dix ans Virebaroud, un poète maghrébin habitant au Québec. Lorsqu'il ira la rejoindre dans son Italie natale, Lisa

sera bouleversée par cet homme qu'elle ne connaissait qu'à travers cette correspondance assidue : « Quand vas-tu consommer avec moi ces folies, celles que tes mots font naître en moi et qui, par la suite, ne cessent plus de graviter autour de mon être lisant ? » La poésie ne sera cependant pas suffisante à Virebaroud pour gagner le cœur de Lisa, l'amante et non plus seulement « la femme d'entre les lignes », puisque lors de leurs retrouvailles à Vicenza, la belle Véronaise disparaîtra mystérieusement.

Originaire de Sfax en Tunisie et Torontois d'adoption, Hédi Bouraoui est l'auteur de plusieurs nouvelles, contes, essais et d'une vingtaine de recueils de poésie. *La femme d'entre les lignes*, son sixième roman, se lit davantage pour sa prose poétique, quelquefois érotique, que pour ses péripéties. L'action occupe en effet une place assez minime, mais la langue, d'une grande beauté, nous transporte dans cette Italie où la passion amoureuse fait corps avec la splendeur des lieux. Le lecteur remarquera également les nombreuses allusions à différents auteurs, dont Stendhal, Baudelaire, Marivaux et Racine, qui seront autant de sources d'inspiration à Virebaroud dans sa conquête toute littéraire de la belle Lisa. Histoire d'amour, de voyages et de poésie, ce court roman confirme le talent d'Hédi Bouraoui, déjà récipiendaire du Grand Prix littéraire de la ville de Sfax pour son troisième roman intitulé *Retour à Thyna, Tunis*, publié en 1996 ; il nous donne cette impression rassurante, et trop rare de nos jours, que les mots, à l'ère de l'électronique et du multimédia, possèdent toujours leur faculté de séduire et de bouleverser.

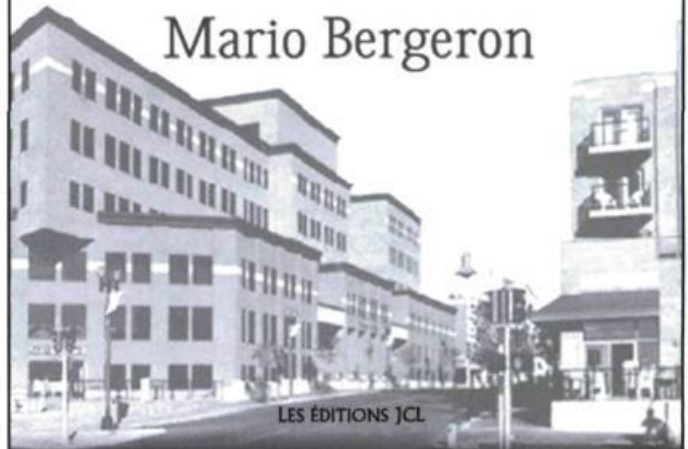
Éric Gauthier

# Des trésors pour Marie-Lou

ROMAN



Mario Bergeron



Mario Bergeron nous avait promis l'intéressante histoire du centenaire Roméo Tremblay et de sa famille. Il tient parole et termine sa saga de trois mille pages en dirigeant les réflecteurs sur Marie-Lou, arrière-petite-fille de l'artiste Jeanne, et Isabelle sa seule vraie amie, issue d'un milieu défavorisé. Ces deux jeunes traversent les années 1980 et 1990 en vivant une précieuse relation.

La mort de Roméo, le trésor qu'il laissera à Marie-Lou et la maladie grave d'Isabelle permettront à l'auteur d'aborder plusieurs thèmes de la vie d'une façon très originale et rusée.

Un véritable bijou de finesse, de sensibilité, de tendresse et d'humour envers la jeunesse actuelle.

Découvrez ce livre chez votre libraire  
et plus encore sur

**www.jcl.qc.ca**